

CHAPITRE V

MARIE

Au début, la forêt n'était pas du tout épaisse ni sombre comme Tomek l'avait redouté. Au contraire, la lumière y pénétrait par le haut à travers les branches des sapins et elle tombait en cascade sur le sol jonché d'aiguilles. Un chemin très praticable filait tout droit et il était si moussu qu'on entendait à peine le trot de Cadichon. Le petit âne allait gaiement, tirant sans peine la carriole sur laquelle Marie et Tomek avaient pris place. Il n'y avait pour l'instant rien à craindre des ours, selon Marie, leur territoire était à plus de cinq heures de là, et il serait bien temps d'y penser. La conversation allait bon train, comme chaque fois que deux personnes qui ne savent encore presque rien l'une de l'autre découvrent qu'elles s'entendent bien. Ainsi Tomek apprit-il que Marie avait l'habitude de dormir sous l'arbre isolé et que la veille elle avait eu la surprise d'y trouver quelqu'un à sa place. Mais il dormait si bien qu'elle n'avait pas eu le coeur de le réveiller et qu'elle avait passé le reste de la nuit dans la carriole. Il apprit aussi qu'elle traversait la forêt une fois par an seulement. Le hasard avait voulu que ce soit justement aujourd'hui, le même jour que Tomek. Quand il voulut savoir pourquoi elle faisait cela, elle eut une hésitation puis finit par demander :

— Ça t'intéresse vraiment ?

— Oui, répondit Tomek, et si tu veux, je t'expliquerai ensuite pourquoi je veux traverser moi aussi.

— D'accord, mon garçon. Après tout, je n'ai pas si souvent l'occasion de le raconter et ça me fera plaisir. Mais installe-toi bien, car c'est une longue histoire.

Tomek, qui adorait les histoires, se glissa au chaud sous sa couverture car l'air s'était rafraîchi et il attendit. Marie prit le temps de se rouler une nouvelle cigarette, d'enfiler une veste supplémentaire puis elle commença ainsi :

— Mon cher Tomek, tu auras peut-être du mal à l'imaginer, et ça ne me vexera pas, je ne me vexe plus de rien aujourd'hui, tu auras du mal à imaginer qu'à dix-huit ans j'étais une jolie fille.

Une très jolie fille, même. Et comme par-dessus le marché mon père était un des plus riches commerçants de notre ville, tu te doutes bien que je n'avais que l'embarras du choix pour me marier. Tu as déjà vu des abeilles autour d'une cuillerée de confiture ? Eh bien, voilà comment les garçons étaient autour de moi. Tous. Seulement, moi, je n'étais pas pressée de me marier. C'était tellement drôle de les voir défiler à la queue leu leu sous nos fenêtres. Il y en avait de toutes les sortes : des petits, des gros, des laids, des moches, des presque beaux, des affreux, des tordus, des presque droits, des complètement bancals, de tout, je te dis, de tout. Qu'est-ce qu'on a pu s'amuser avec mes soeurs en les regardant ! On étouffait de rire derrière les rideaux. Quelques années ont passé comme cela. Et puis mes soeurs se sont mariées et j'ai voulu faire comme elles. Alors j'ai choisi le garçon qui me semblait le meilleur parti. Il était bel homme, Tomek, vraiment bel homme, je t'assure. La taille élancée, un beau visage plein de noblesse. Très intelligent aussi : c'était un plaisir de l'écouter parler, tout le monde s'accordait à le dire. Et figure-toi qu'il avait également des biens. Bref, quand j'aurai ajouté qu'il était d'une grande gentillesse et attentif au moindre de mes désirs, tu auras compris que j'avais trouvé l'oiseau rare, comme on dit ! Le mariage a été célébré deux mois plus tard. C'était d'une folle gaieté. Tout le monde était heureux, je crois, ce jour-là. Et moi la première. Mais vois-tu, Tomek, il s'est passé la chose suivante... Doucement, Cadichon !

L'âne, qui avait pris de l'allure, en était presque à galoper et cela brinquebalait un peu trop dans la carriole. Mais il obéit aussitôt à l'ordre de sa maîtresse et se remit tranquillement à trotter.

— Oui, il s'est passé la chose suivante. Trois jours ne s'étaient pas écoulés que je me suis rendu compte d'un petit inconvénient : c'est que je ne l'aimais pas...

— Tu... tu ne l'aimais pas ? fit Tomek en ouvrant des grands yeux tout ronds.

— Eh non, je ne l'aimais pas, répondit Marie, et elle commença à pouffer de rire, bientôt accompagnée par Tomek.

— Mais tu veux dire... pas du tout ?

— Pas du tout du tout !

Et tous les deux se mirent une fois de plus à rire comme des bossus. Décidément, se dit Tomek en essuyant ses larmes, voilà une personne de bonne composition !

Au bout de quelques minutes, une fois son fou rire passé, Marie put reprendre son histoire et elle continua ainsi :

— Il n'était pas question de se séparer. Ça ne se faisait pas. Quel scandale, tu imagines, si j'avais avoué la vérité ! On ne m'avait rien imposé, après tout, je n'avais à m'en prendre qu'à moi-même, je l'avais bien choisi toute seule, ce garçon ! Mais voilà, je n'avais pas de tête, on n'a pas de tête à vingt ans, et j'avais oublié que pour me plaire il fallait d'abord être drôle. Parce qu'il se trouve que j'aime bien rire, tu l'auras peut-être remarqué ? Et justement il n'était pas drôle... Mais c'était trop tard pour m'en apercevoir. J'ai passé quelques jours terribles. Je savais que ma vie serait fichue si je ne faisais rien. Une nuit donc, nous étions mariés depuis moins d'une semaine, je me suis glissée hors du lit, j'ai enfilé le premier manteau qui m'est tombé sous la main, la première paire de chaussures et je suis sortie dans la rue. Je suis allée taper au carreau d'un petit marchand des quatre-saisons nommé Pitt que je connaissais depuis longtemps. Je prenais toujours les fruits à sa carriole sur le marché. Il était un peu amoureux de moi, ça se voyait. Moi, je l'aimais bien parce qu'il était gentil et drôle. Il a ouvert la fenêtre et je lui ai demandé :

« — Tu m'emmènes ?

« Il a dit :

« — Où ça ?

« Je lui ai dit :

« — Où tu veux, loin d'ici !

« Il n'a même pas demandé quand on reviendrait, ni même si on reviendrait. Deux minutes plus tard, il avait attelé sa carriole à son âne et jeté dedans quelques fripes au hasard. Nous y avons sauté tous les deux et nous avons quitté la ville. Eh bien, figure-toi que j'ai su immédiatement que celui-là je l'aimerais toujours, exactement comme j'avais su que l'autre je ne l'aimerais jamais... Tu vois comme les choses les plus graves sont parfois vite réglées dans la vie... Bref, le petit âne a trotté pendant tout ce qui restait de la nuit. Je me rappelle qu'à un moment j'étais sur le point de pleurer parce que je réalisais que j'étais partie sans même dire adieu à mes soeurs, et c'est là que l'âne a commencé à péter. Le petit marchand m'a dit : "Excuse-le, c'est un péteur." Mais l'âne a continué, et plus on riait, plus il pétait. Ça aurait pu être un moment très émouvant : les deux amants en fuite, la nuit étoilée, tout ça, et il fallait que cet âne soit un péteur ! Au fait, Cadichon que tu vois là est le petit-fils de ce fameux âne et il est tout à fait digne de son grand-père, tu auras sûrement l'occasion de le constater d'ici peu. Pitt et moi avons vécu une année sur les routes, à vendre des fruits et des légumes. Pour ne pas être reconnue, je me suis laissée grossir. Moi qui avais toujours fait des efforts pour perdre du poids, je trouvais bien agréable de faire le contraire. À Pitt, ça ne lui déplaisait pas, il me disait : "Alors, ma grosse poule !" et il me couvrait de baisers ! Oh, nous n'avons pas croulé sous la richesse, loin de là, mais si tu savais comme nous avons pu rire. C'est la période la plus heureuse de ma vie. Et puis un beau jour nous avons su que des cavaliers étaient sur nos traces, qu'on nous recherchait toujours. Nous avons entendu parler de cette Forêt de l'Oubli, et nous avons pensé que c'était exactement ce qu'il nous fallait. On nous oublierait et, par la même occasion, on nous laisserait tranquilles. Or nous n'en demandions pas plus, juste qu'on nous laisse tranquilles...

À ce moment du récit de Marie, Tomek eut un frisson. Il se rappela soudain où il était et ce que cela signifiait : à présent il n'existait plus pour personne sinon pour cette grosse dame qui lui racontait sa vie et qu'il ne connaissait pas quelques heures plus tôt. Il se força à écouter la suite de l'histoire afin de ne pas trop y penser.

— Nous sommes venus jusqu'à l'endroit où je t'ai rencontré hier, continua Marie, et nous n'avons pas hésité longtemps. Pitt a dit : « Hue, Cadichon ! » L'âne s'appelait déjà Cadichon. Tous les trois se sont appelés Cadichon : le grand-père, le père et le fils. Tous les trois péteurs. Et nous sommes entrés dans la forêt. J'y entrais pour la première fois. Comme toi aujourd'hui. Je te passe la traversée, sinon nous y serions encore demain. Et puis tu vas pouvoir te rendre compte de tout cela par toi-même. Toujours est-il qu'une fois de l'autre côté nous nous sommes demandé si nous ne rêvions pas. Imagine un océan de fleurs, aussi loin que tu regardes, des fleurs de toutes les couleurs, de toutes les formes, de toutes les tailles. Une avalanche de parfums. Pitt était comme ivre, il s'est mis à courir en tous sens. Il a arraché une grande fleur mauve, il se l'est coiffée sur la tête à la manière d'un chapeau en hurlant : « Capitaine Pitt à votre service ! » Moi aussi j'étais folle de joie. J'ai éclaté de rire et je lui ai crié : « Repos, capitaine ! » Alors, il s'est laissé tomber tout raide en arrière, comme un bâton, pour me faire rire, bien sûr, et il n'a plus bougé. J'ai couru pour venir l'embrasser et c'est là que j'ai vu qu'il était mort. Sa tête avait heurté la seule pierre de la prairie. La seule, je te jure. Je l'ai appelé : « Pitt ! Pitt ! », mais il ne répondait plus. Il me souriait avec son drôle de chapeau

sur la tête. On ne pouvait pas mourir plus heureux. J'allais pleurer quand Cadichon a lâché une bonne pétarade. Alors, en une seconde, tu vois que dans ma vie j'ai toujours pris mes décisions en une seconde, j'ai décidé que je ne pleurerais pas, que je ne pleurerais plus jamais et qu'au contraire je continuerais à célébrer la vie comme avant, comme avec lui. J'ai creusé un trou et je l'ai allongé dedans. Ce ne sont pas les fleurs qui manquaient pour décorer la tombe ! Et puis je lui ai simplement dit que je reviendrais le voir l'année prochaine, que je reviendrais le voir tous les ans. Et c'est ce que je fais depuis... Voilà mon histoire, Tomek. Mais dis donc, tu ne vas pas pleurer, quand même !

Tomek avait du mal à contrôler le tremblement de son menton. Mais si elle ne pleurait pas, elle qui avait vécu tout ça, il n'allait pas pleurer, lui qui se contentait de l'entendre. Il serra donc les dents, puis il demanda :

— Et tu es revenue de ce côté-ci de la forêt ensuite ? Pourtant ce devait être bien, là-bas, avec toutes ces fleurs.

— Bien sûr que j'ai imaginé de rester là-bas, surtout en sachant ce qui m'attendait de ce côté-ci. Alors Cadichon et moi nous sommes engagés dans cette grande prairie. Mais figure-toi qu'il est impossible d'y faire plus d'un kilomètre.

— Et pourquoi donc ? questionna Tomek.

— Tout simplement parce que les parfums rendent fou. Ils vous montent à la tête et on se met à délirer. On a des hallucinations. C'est très agréable et très drôle, mais sans doute qu'on en meurt si on continue. Heureusement, Cadichon a été plus résistant que moi. J'ai juste eu la présence d'esprit de lui dire : « Demi-tour, Cadichon ! » avant de perdre connaissance, et il m'a ramenée vers la tombe de Pitt, au bord de la forêt, là où les parfums sont moins violents. Et nous avons traversé dans l'autre sens.

Un long silence suivit le récit de Marie. Cadichon junior trottait bravement. Tomek nota qu'il faisait bien plus sombre qu'auparavant et que la température avait encore baissé.

— Et toi ? reprit Marie. Qu'est-ce qui t'amène ici ? À toi de raconter maintenant.

— Oui, répondit Tomek en se serrant dans sa couverture, mais mon histoire n'est pas aussi intéressante que la tienne. Il se trouve seulement que j'avais très envie de voyager. Je tiens une petite épicerie dans mon village et je crois que je m'ennuyais un peu. Et puis je suis à la recherche de la rivière Qjar. Tu la connais ?

Marie n'en avait jamais entendu parler.

— C'est une rivière qui coule à l'envers, paraît-il, et si on arrive à la remonter jusqu'au bout, en haut d'une montagne qui s'appelle la Montagne Sacrée, eh bien, on peut prendre de son eau et cette eau empêche de mourir.

— Vraiment ? s'étonna Marie. Et qui t'a donc parlé de cette rivière ?

— Mon ami Icham. Il est très vieux maintenant et j'aimerais beaucoup lui rapporter de cette eau.

— Tu es un garçon bien courageux, Tomek, dit Marie après un silence. Dis-moi, lorsque je suis ressortie de la forêt au moment de notre expérience, tout à l'heure, est-ce que tu n'allais pas y entrer ?

— Je crois bien que si, répondit Tomek, assez fier de lui.

— Ainsi tu veux trouver cette eau pour ton ami Icham et c'est ce qui t'a fait partir de chez toi.

— Oui, c'est ça.

— Rien d'autre ? demanda Marie.

— Rien d'autre, répondit Tomek.

Il lui sembla très confusément qu'il y avait autre chose mais cette autre chose était insaisissable. Il fit un effort pour la retrouver mais en vain.

Puis ils cessèrent de parler et se laissèrent bercer par le mouvement régulier de la carriole sur le chemin.